

Cette hypothèse est tout simplement une absolue vérité, et si les messieurs ou les dames qui opèrent sur le pavé de Paris voulaient entrebâiller leur grand livre, on serait fort surpris d'y voir inscrits des noms d'hommes ou de femmes très connus et très considérés. Et chose qui paraîtra plus étrange encore, presque toujours l'un des deux conjoints ignore absolument qu'il doit sa félicité—soyons aimable—à une agence matrimoniale.

L'explication du fonctionnement de ces agences va donner la clé de ce mystère.

Les véritables agences, celles qui ont pignon sur rue et enseignes à toutes les fenêtres, ont un fonctionnement régulier, leur comptabilité est en règle, et leur clientèle se recrute dans tous les mondes, même les meilleurs.

Et voici comment :

Supposons un homme marié par leur entremise. Avant la signature du contrat un petit compromis a été passé entre lui et l'agent, par lequel il s'est engagé à payer une commission variant suivant l'importance de la dot, mettons quinze pour cent.

Le mariage s'est fait, la jeune fille a apporté cent mille francs de dot. La veille, le monsieur a dû signer à son "marieur" pour quinze mille francs de billets payables dans une période de cinq ans. C'est généralement le temps accordé pour se liquider.

Voilà donc ce malheureux obligé d'économiser tous les ans une somme de 3,000 francs ou d'écorner à chaque échéance la dot de sa femme. On voit la difficulté de sa situation.

Mais l'agent ne veut pas le malheur de son client. Il aime bien mieux en faire son associé, après en avoir fait son complice. Aussi un beau jour se présente-t-il chez son débiteur, et lui tient à peu près ce langage :

—Votre femme a une sœur, une cousine ou une amie qui est en âge de se marier et qui peut avoir une dot de... (ces gens là sont très bien informés). De mon côté, j'ai sous la main un jeune homme charmant qui fera parfaitement son affaire. Si vous voulez m'aider à faire ce mariage, je vous rends un ou plusieurs des billets que vous m'avez souscrits, suivant l'importance de l'apport de la jeune fille.

Dans le métier, on ne cite pas d'exemple que cette proposition ait été refusée.

—Voici donc comment il faut s'y prendre, continue l'agent matrimonial. Quand je vous aurai présenté le jeune homme et que vous aurez sagement approuvé tous les deux le rôle que vous devez jouer, et que vous aurez fait assez ample connaissance pour ne pas commettre d'impair, vous annoncerez à votre femme que vous avez rencontré un vieux camarade et que vous l'avez invité à dîner pour un jour déterminé.

"Le dîner a lieu. Vous amenez le jeune homme, que vous tutoyez et à qui vous faites fête, et, quand il est parti, vous glissez adroitement à votre femme que ce serait un parti très sortable pour sa sœur, sa cousine ou son amie. Si vous avez été éloquent, madame sera certainement de votre avis, et dans quelque temps, vous donnerez une petite fête, ou je vous enverrai une loge pour l'Opéra-Comique, et vous présenterez les deux jeunes gens l'un à l'autre."

Le malheureux a trop d'intérêt à faire réussir ce mariage pour ne pas y pousser de toutes ses forces et employer tous les moyens possibles. Aussi, presque toujours voit-il ses efforts couronnés de succès, et rentre-t-il en possession de son premier billet sans bourse délier.

Il ressort clairement de cette explication que la jeune fille ignore absolument qu'elle s'est mariée par l'entremise d'une agence.

Mais son mari, comme celui qui le lui a présenté, est devenu forcément le complice de l'agent, et avant un an son salon sera, sans qu'elle s'en doute, une succursale de l'agence matrimoniale, comme l'a été celui de sa sœur ou de son amie.

Il arrive parfois que les deux époux doivent leur union à un "marieur." Ce cas se présente lorsque ce sont les parents qui ont fait des démarches et qui, naturellement, se sont bien gardés d'en souffler mot à leurs enfants.

Généralement on marie ainsi les jeunes filles qui sont un peu compromises et qui gênent pour marier leurs sœurs, les demoiselles envers qui la nature s'est montrée cruelle, ou celles dont les parents ont un passé plus ou moins équivoque.

La clientèle masculine des agences matrimoniales se recrute parmi les jeunes clercs qui ont besoin d'argent pour acheter une étude, les employés qui cherchent une dot, les commis qui veulent s'établir et les officiers qui en ont assez de l'ordinaire de la pension.

On pourrait, avec les détails donnés plus haut, établir une statistique effrayante de gens mariés par l'entremise des agences et pris dans leur engrenage.—Et, ce qui serait plus curieux,—comment une foule d'indiscrétions sur nombre de salons parisiens dont les fêtes très suivies ne sont que des prétextes à présentations salariées; mais, sur ce sujet scabreux, le silence semble de rigueur.

D'après ce système bon nombre de gens mariés peuvent se poser ce grand point d'interrogation : est-ce que par hasard, moi-même, je ne me suis pas marié par l'entremise d'une agence ?

E. T.

## LES CONTES DU ROUET.

### LE VŒU MALADROIT.

Pieds nus, les cheveux au vent, un vagabond passa sur la route, devant le palais du roi. Tout jeune, il était très beau avec ses boucles dorées, avec ses grands yeux noirs et sa bouche aussi fraîche qu'une rose après la pluie; comme si le soleil eût prit plaisir à le regarder, il y avait sur ses hillons plus de lumière et de joie que sur les satins, les velours, les brucarts des gentilhommes et des nobles dames groupés dans la cour d'honneur.

—Oh! qu'elle est jolie! s'écria-t-il en s'arrêtant tout à coup.

Il avait aperçu la princesse Roseline qui prenait le frais à sa fenêtre; et, vraiment, il était impossible de rien voir sur la terre qui fût aussi joli qu'elle. Immobile, les bras levés vers la croisée comme vers une ouverture du ciel, par où s'offrirait le paradis, il serait resté là jusqu'au soir, si un garde ne l'eût chassé d'un coup de pertuisane, avec de dures paroles.

Il s'en alla, courbant la tête. Il lui semblait maintenant que tout était sombre devant lui, autour de lui, l'horizon, la route, les arbres en fleur, depuis qu'il ne voyait plus Roseline, il croyait que le soleil était mort. Il s'assit sous un arbre, à la lisière du bois, et se mit à pleurer.

—Eh! mon enfant, pourquoi vous déssolez-vous ainsi? demanda une vieille bûcheronne qui sortait de la forêt, courbant l'échine sous un tas de branches flétries.

—A quoi me servirait de vous l'apprendre? Vous ne pouvez rien pour moi, bonne femme.

—En cela vous vous trompez, dit la vieille.

En même temps, elle se dressa, rejetant son fardeau; ce n'était plus une bûcheronne, habillée d'une robe d'argent, les cheveux enguirlandés de fleurs de pierreries; quant aux branches sèches, elles avaient pris leur vol en se couvrant de feuilles vertes, et, retournées à l'arbre d'où elles étaient chues, elles chantèrent pleines d'oiseaux.

—Oh! madame la fée! dit le vagabond en se jetant à genoux, prenez pitié de mon infortune. Pour avoir vu la fille du roi, qui prenait le frais à sa fenêtre, mon cœur ne m'appartient plus, et je sens que jamais je n'aimerai une autre femme qu'elle.

—Bon! dit la fée, ce n'est pas là un grand malheur.

—Peut-il en être un plus grand pour moi? Je mourrai si je ne deviens pas l'époux de la princesse.

—Qui t'empêche de le devenir? Roseline n'est pas fiancée.

—Oh! madame, regardez mes hillons, mes pieds nus; je suis un pauvre enfant qui mendie sur les chemins.

—N'importe! il ne peut manquer d'être aimé, celui qui aime sincèrement; c'est la loi éternelle et douce. Le roi et la reine te repousseront avec mépris, les courtisans feront de toi des risées, mais si ta tendresse est véritable, Roseline sera touchée de tes prières, de tes larmes, de tes patients dévouements, et, un soir que, chassé par les valets, mordu par les chiens, tu pleureras dans quelque grange, elle viendra, rougissante et heureuse, te demander la moitié de ton lit de paille.

L'enfant secoua la tête, ne croyant pas qu'un tel miracle fût possible.

—Prends garde! reprit la fée; l'Amour n'aime pas que l'on doute de sa puissance, et il se pourrait que tu fusses châtié d'une façon cruelle à cause de ton peu de foi. Cependant, puisque tu souffres, je veux bien venir à ton aide. Fais un vœu, je l'exaucerai.

—Je voudrais être le plus puissant prince de la terre, afin d'épouser la princesse que j'adore.

—Ah! que ne vas-tu, sans te troubler d'un tel souci, chanter une chanson d'amour sous sa fenêtre! Enfin, puisque je l'ai promis, il sera fait selon ton désir. Mais je dois t'avertir d'une chose: lorsque tu auras cessé d'être qui tu es encore, aucun enchanteur, aucune fée, pas même moi! ne pourra te remettre en ton premier état; une fois prince devenu, tu le seras pour toujours.

—Croyez-vous qu'il prendra jamais envie au royal mari de la princesse Roseline d'aller mendier son pain sur les routes?

—Je souhaite que tu sois heureux, dit la fée avec un soupir.

Puis, d'une baguette d'or, elle lui toucha l'épaule, et, dans une brusque métamorphose, le vagabond fut un seigneur magnifique, éblouissant de soie et de joyaux, chevauchant un étalon de Hongrie, à la tête d'un cortège de courtisans empanachés et de guerriers aux armures d'or, qui soufflaient dans des trompettes!

## II

Un aussi grand prince n'était pas pour être mal reçu à la cour; on ne manqua point de lui faire l'accueil le plus empressé; pendant une semaine, il y eut en son honneur des carrousels, des bals, toutes les fêtes que l'on peut imaginer. Mais ce n'était pas de ces plaisirs qu'il était occupé! A toute heure du jour et de la nuit, il songeait à Roseline; quand il la voyait, il sentait son cœur déborder de délice; quand il l'entendait parler, il croyait ouïr une musique divine, et il faillit se pâmer d'aise, une fois qu'il lui donna la main pour danser une pavane. Une chose le chagrinait un peu: celle qu'il aimait tant ne paraissait point prendre garde aux soins qu'il lui rendait; elle restait le plus souvent silencieuse, avec un air de mélancolie. Il n'en persista pas moins dans le projet de la demander en mariage; et, comme on le pense, les royaux parents de Roseline se gardèrent bien de refuser un parti aussi considérable. Ainsi le vagabond de naguère allait posséder la plus belle princesse du monde! Une si extraordinaire félicité le troublait à tel point qu'il répondit au consentement du roi par des gestes extravagants, peu compatibles avec la solennité de son rang, et, pour un peu, il eût dansé la pavane, devant toute la cour, tout seul! Hélas! cette grande joie n'eut qu'une courte durée. A peine avertie de la volonté